

La crise

Amandine Randouyer
1er prix régional

Je te regarde.

La pièce est exiguë. Sa lumière vive frappe son carrelage blanc. La porte est verrouillée ; ni gêneur ni gêneuse ne seront tolérés à notre réunion secrète. C'est entre nous. Dans cet espace clos et dur, impitoyable, toi et moi, non rejoints, non réunis, mais rassemblés. Aucun siège – alors bien sûr, tu pourrais te jucher quelque part pour encaisser, si tes jambes fléchissent – car il est temps de te parler, visage à visage.

Je te regarde.

Avant toute chose, je te regarde. Ta silhouette nonchalante dans ces habits amples et confortables m'apparaît. Tes épaules larges légèrement voûtées de jeune homme renfrogné m'apparaissent. Tes longs membres vigoureux encore paresseux m'apparaissent. Ton creux de clavicule marqué m'apparaît. Tes lobes épais d'oreille m'apparaissent. Ta ligne sévère et taciturne de mâchoire m'apparaît. Tes lèvres roses et charnues m'apparaissent. Ta cicatrice discrète creusant ta pommette gauche m'apparaît. Ton nez épaté et débonnaire m'apparaît. Tes cils timides à la courbure élégante m'apparaissent. Tes prunelles sombres à l'éclat toujours malicieux m'apparaissent. Ton front intelligent à peine creusé m'apparaît. Tes cheveux noirs qui torsadent et tressautent m'apparaissent. Ta peau brune.

Je te regarde et tu me regardes.

Ne m'en veux pas pour ces regards ; la pièce est minuscule. Nulle part où se cacher. Sous cette lumière crue et cruelle, on ne peut être qu'entier et transparent. Aucune soustraction possible. Toi et moi, c'est toi et moi, face à face jusqu'au bout, ton visage, mon visage, un seul regard.

Tu as décidé de ce rassemblement. Arrête, tu as décidé. Fais mine tant que tu veux ; tu as pris cette décision, même si tu regrettes maintenant comme le crie ton regard fuyant. Tu es en crise, alors te voilà, déterminé. Tu attends le miracle. Dieu qui veille abaissera-t-il son souffle inspirant jusqu'à ton cœur palpitant ?

Tu t'es mis à danser. Les battements me le disent, et alors je lève un regard étonné pour te dévisager puis te contempler. En fait, dévisager était un problème, car danser emporte tout le corps, et le tien est indolent et insolent, et ses mouvements négligés sont fascinants, donc voilà, je te contemple. Tu m'apparais. On les comprend, ces filles qui te lorgnent en boîte de nuit ; beau gosse, et gracieux avec ça. Mais danse, danse. Je te suis, ça m'amuse, et surtout, je te contemple. Je te regarde, dévisage, contemple. Qu'est-ce que tu ressens ?

Je te regarde.

Tu ne dances plus. La sensation est trop étrange, alors tu t'immobilises avec un rire nerveux. Et soudain...Non, attends. Oh, ça, ça, mon gars, tu connais bien, trop bien. C'est la honte.

Je te regarde, mais ce regard clignote.

Comme un feu de signalisation hésitant qui ne parvient à décider de sa couleur. Si le cœur ne courait pas avec tant de hâte, on en rirait. Après tout, toi et moi, on a ce même problème. Je suis blanc, tu es noir. Alors choisir... Et surtout, quoi si toi et moi ?

Je te regarde au travers des clignotements. Tu as remarqué comme je te regarde plus que tu me regardes ? Je serais un regard – un esprit, une intention, une volonté, une pensée, un désir – toi, un corps, une image, une peau...
Désolé. Tu ne sais même pas pourquoi, mais désolé.
Tu pleures.

Il fallait qu'on parle, qu'on en parle.

Ça ne pouvait pas continuer ainsi – dans la rouille, à te ronger. Alors là, dans cette pièce, sous la lumière, nous devons délibérer. Se voir enfin. Obtenir considération. Bien sûr, il y a la société, et c'est encore un autre problème, mais si déjà toi... Allez. Allez, mon gars. Fais cet effort. Maintenant que tu es là, dans cette pièce, sous la lumière, pose-toi les bonnes questions. Et, mieux, offre-toi les bonnes réponses.

Je te regarde.

Ouais, tu es noir. Bon, jusque là, rien de fou, la peau sombre, quoi – j'ai la même. Tu ne le sais pas pendant les quelques premières années de ta vie. Puis il y a la maison et les parents : tu sais, ils glissent des inquiétudes, des avertissements, des recommandations dans ton jeune cerveau. Puis il y a l'école et les enfants : tu sais, ils marquent ta peau de regards, de paroles, de coups. Et là – pas bête, le garçon – l'esprit et le corps se rejoignent. C'est la révélation. Tu apprends à apprendre. Tu fais le lien entre mots des parents et mots des enfants, et hop, tu as découvert – huit ans à peine – le racisme.

Le racisme, c'est un pote un peu trop collant : impossible de t'en débarrasser. Il t'a croisé une fois. De son regard, il a jugé ta peau, ton nez (ton nez !), ta bouche, tes cheveux, tout ce qu'il veut, et s'est attaché à toi avec un entêtement incompréhensible. Il ne te lâche plus.
Bref, le racisme, c'est cette mauvaise fréquentation qui te tire vers le bas. Ce pote qui jamais ne te laisse rompre avec lui, qui revient, revient, revient, et que nul ne peut empêcher – c'est plus fort que toi, c'est plus fort que lui – de foutre la merde.

Le racisme, c'est un grand-père lubrique d'un âge honteux : il ne veut toujours pas mourir. Il promène ses regards concupiscent de vieillard libidineux sur tous les corps de la famille, tous. Depuis le temps qu'il lorgne, agresse, attouche, pénètre, viole, il est là, et il faut bien faire avec. Après tout, c'est la famille. Il faut bien l'accepter comme il est, le vieux. Et pour ses victimes, tant pis, la honte.

D'aujourd'hui à autrefois, tu le connais, le racisme. Tu as appris comment cette malédiction a abattu les Noirs. Tu as découvert comment ce destin a rassemblé les Noirs. Et tu as compris que tu n'es pas noir, mais Noir. Bon, bon, Ok. Entendu, je ne donnerai pas de détails. Tu en as bien assez déjà dans la tête, dans la peau, dans le cœur. Mais juste ça : la rouille.

La rouille – c'est toi qui as proposé cette image – c'est le corps d'un homme rongé par des siècles d'une histoire sanglante, d'une mémoire dolente. C'est la jeunesse innocente qui hérite de quatre cents ans de souffrance. Depuis le jour où la rouille a commencé à te manger, putain, ce que tu douilles.

C'est là, là, dans cette chair noire, cette chair noire qui appartient à tous ces Noirs toutes ces Noires avant toi, cette chaire noire qui crie tandis que tu hoquettes tu sanglotes, et putain, ça fait mal.

Je te regarde.

Tu dis tu ne peux pas savoir. Si tu savais pourtant comme je sais. Tu m'as tout partagé. Je te regarde, tu me regardes ; de ton regard révolté d'enfant violé par la démente Histoire qui hurle des rages de temps passés.

Je sais. La haine. La honte.

Toi et moi, inséparables depuis toujours. Avant même la conscience. Blanc, Noir, avant que tout ceci prenne un sens. Avant que toi, le Noir, tu sois destiné aux injustices et préjugés ; rap, sport, précarité, bestialité, violence, infantilisation, hypersexualisation. Avant que moi, le Blanc, je sois destiné aux privilèges : respect inconditionnel, ignorance insouciance, égalité, universalisme. On t'a promis le pire, on m'a promis le meilleur.

Alors choisir...

Je te regarde.

Tu te souviens. Notre baiser d'enfant. Même pas la curiosité de voir ce que ça fait. Juste toi et moi, moi et toi, espérant pouvoir se rejoindre, se réunir, se rassembler. Une envie derrière, folle, puérile et touchante : aimer, au-delà des couleurs. Loin la honte.

Tu me regardes.

Tu veux le faire à nouveau, ici, dans cette pièce, sous cette lumière. Au cas où. Tu es en crise, rappelons-nous. Alors au cas où. Je sais, je sais. Tu veux te sentir regarder comme jamais une fille ne t'a regardé : aimé, au-delà des couleurs. Loin la honte.

Je t'embrasse. Tu pleures.

Console-toi, allez. Tu es le fruit de l'amour d'au-delà des couleurs – ta mère blanche, ton père noir – tu te souviens ?

Mais tu pleures. C'est la crise. Tu sais ce que ça veut dire : quand cette ogresse d'histoire a faim de sang et qu'elle demande à savourer la chaire noire dont elle est si friande, elle insuffle aux Blancs l'envie de meurtre, aux Noirs l'envie de mort : ça fait pas mal de charognes à sucer après le carnage. Pendaions, noyades, empoisonnements, les captifs et esclaves savent séduire la mort.

Et toi, trois siècles plus tard, tu siffles à ton tour aux jupons de la Libératrice, parce que tu ne sais trouver ta place ni parmi les Blancs qui te dévalorisent ni parmi les Noirs qui te martyrisent.

Je te promets. On se regardera, on s'embrassera, on s'aimera à nouveau.

Tu voulais délibérer : ça y est. Délibérer avec tous les personnages de la tragédie : Blanc la race et Noir la race, ton grand-père lubrique le racisme moderne et ton pote trop collant le racisme contemporain, Histoire l'Ogresse et Mort la Libératrice, Amour le fragile et Mémoire la dolente, Courage le preux et Espoir le chevalier.

Mince, voilà la Honte qui s'invite, Honte-aux-longs-cheveux-amers-comme-la-mer.

Bon, déjà, n'écoute pas la Mort. Elle est démodée. Elle était de bon conseil sur la plantation ou le bateau, mais aujourd'hui, franchement, elle a un goût de poussière. Et puis, tu sais, elle sait attendre patiemment son tour. C'est elle qui joue l'acte final de la tragédie de toute vie. Ensuite, Courage et Espoir, ce sont de bons gars, et tu leur confierais mieux ton avenir qu'à cette ringarde de Mort ; elle lui donnerait les couleurs d'hier. Qui veut voir sa maison décoration cimetière ?

Je te regarde. Tu n'écoutes pas.

Courage et Espoir se sont détournés, déçus du peu de cas que tu fais d'eux depuis quelques temps. Au fond, est-ce qu'ils n'appartiennent pas à un autre temps ? Ils ont accompagné tes ancêtres dans la lutte contre l'esclavage et contre la ségrégation. Mais toi ? Ce n'est plus ton combat. Tout près, toujours trop près, ton pote trop collant te rabâche les oreilles et ton grand-père lubrique te tripote les fesses ; tu ne peux te débarrasser ni de l'un, ni de l'autre. À l'écart, Histoire et Mémoire unies par une relation toxique se moquent bien du débat en cours et se roulent une pelle passionnée. Blanc et Noir posent devant toi en exhibant leurs plus beaux attraits en se considérant mutuellement d'un œil hostile, obnubilés par leur perpétuelle querelle qui remonte à maintenant plusieurs siècles. Sur chacune de leurs épaules, la Honte, qui se dresse derrière eux comme une menace, a posé ses quatre mains, et de ses longs cheveux, se met à tisser : elle entoile les races peu à peu, les unissant dans une indéfectible haine. Tu frissonnes. Derrière la silhouette massive et écrasante de la Honte, l'Amour s'agite, éperdu, chercher à croiser ton regard.

Le cœur bat, bat. Je ne sais plus à qui il appartient. Que faire.

Hé. Hé, psst. Oui, là. Sèche tes larmes. Et oublie-les. Tu choisiras plus tard entre Blanc et Noir. Ou jamais ? Un jour Blanc, un jour Noir ? Métis toujours ? Afro sinon ? Il y a tellement de possibilités, de possibilités mutables. Et là où tes ancêtres africains, eux, n'ont pas eu la chance de pouvoir choisir la destination de leur déportation, tu pourras naviguer à ta guise dans les eaux mouvantes de l'identité. D'accord ? Ne pleure pas. Tu souris, et ça, c'est bien toi.

Alors je bondis. Je bouscule la Honte, pour que tu puisses basculer vers l'Amour.

Je te regarde. Tu me regardes.

Tu te regardes.

Au fond, sans te l'avouer, tu l'as toujours trouvé bien stylé, ce nez que ton pote trop collant a toujours moqué. Le nez de ton père. Le nez de la mère de ton père. Le nez de la grand-mère de ton père. Le nez de l'arrière-grand-père de ton père. Le nez de l'arrière-arrière-grand-mère de ton père. Le nez de l'arrière-arrière-arrière-grand-père de ton père. Et le nez de cette ancêtre, une dénommée Marie, esclave domestique qui savait peindre, peignait pour le compte de son maître les tableaux que lui commandaient les Blancs du coin. Elle a un jour osé l'autoportrait, après avoir regardé son reflet : et le nez, le nez...

Tu te regardes une dernière fois dans le miroir, puis tu quittes la salle de bain. Fier.